



La délicatesse et la rectitude de l'héroïne, Ariana, face à la brutalité du héros, Bezkat, policier obtus. Arizona distribution

CINÉMA

Sombres héros de la steppe kazakhe

Un ripou, une justicière et un idiot sont les héros de *A dark, dark man*, geste distanciée qui conjugue avec élégance noirceur et burlesque froid.

A DARK, DARK MAN

Adilkhon Yerzhanov

France/Kazakhstan, 2019, 1 h 50

La *Tendre Indifférence du monde*, précédent et premier film sorti en France du prolifique Adilkhon Yerzhanov, se plaçait sous le patronage d'Albert Camus. Cette fois *A dark, dark man*, film noir tourné dans la steppe kazakhe, est éclairé par une citation choc de *l'Esprit des lois*, de Montesquieu, lancée à un conglomérat de maffieux et de ripoux par une journaliste enquêtant sur un crime. Cette citation, qui fournit un des contrastes saisissants de cette œuvre marquante, traite de la crainte que dispense un gouvernement despotique; elle est parfaitement appropriée à la violence et à la cruauté qui se substituent aux lois dans ce monde en jachère. Cette soudaine référence au philosophe du XVIII^e siècle exprime la délicatesse et la rectitude de l'héroïne Ariana (la belle Dinara Baktybayeva) face à la brutalité du héros, Bezkat, policier obtus dont la spécialité est le faux suicide des faux coupables désignés pour endosser les crimes de la nomenklatura (ici les meurtres d'un politicien pédophile). En gros, on ne sort guère des constats édifiants sur la société post-soviétique et ses mœurs néoféodales. Mais l'essentiel réside dans le traitement du sujet et sa distanciation.

Tablant sur le décor vaste et désertique, le cinéaste simule un western en filmant les autos comme des chevaux et affublant un instant le flic d'un pseudo-Stetson. Différence majeure avec le genre : ici il n'y a que des méchants; les seules figures positives étant la jolie journaliste intrépide et un demeuré. L'enjeu est d'ailleurs moins l'affiliation à un genre que la subversion des codes. Comme dans la

Tendre Indifférence, le film présente un volet pictural, antidote à la grossièreté virile des brutes qui encombrant le (vaste) paysage. L'idiot mutique désigné comme victime expiatoire des vilenies du gros bonnet esquisse constamment de délicats croquis (évoquant les amoureux de Peynet) qui contrastent avec la norme du film noir – tout comme la pop synthétique vintage du compositeur kazakh de la BO, Moldanazar, ainsi que le rigoureux esthétisme du cadre.

On retrouve un peu de la dérision des frères Coen

On peut déceler toutes sortes de correspondances dans l'œuvre de Yerzhanov. Par exemple, avec les films du Nippon Takeshi Kitano, associant arts plastiques et yakuzas, ou bien ceux des frères Coen, qui mêlent violence et dérision (notamment *Fargo* et *No country for Old Men*, auxquels *A dark, dark man* fait beaucoup penser). Le je-m'en-foutisme des personnages et en particulier du héros flic, pour qui la corruption et le meurtre sont une routine, est indissociable d'un certain statisme burlesque. Pas une scène sans ironie sous-jacente. Le flic soulève le capot de son auto qui est en panne; pendant ce temps, l'idiot clownesque qui l'attend dans l'auto le perturbe en jouant avec le Klaxon. Au-delà de ses notations poétiques et de la beauté de son travail plastique, Yerzhanov séduit inmanquablement en posant un regard gentiment sarcastique sur ce monde gangrené et désespéré. C'est le dosage subtil de l'humour et du geste artistique dans cet océan de noirceur qui fait l'élégance du travail de ce cinéaste essentiel. Il n'a qu'un défaut : son intense productivité. On ne fait que découvrir son œuvre alors qu'il est déjà en train de boucler son dixième film, à 38 ans. ●

LE FILM
A ÉTÉ SÉLECTIONNÉ
AU FESTIVAL
DE SAN SEBASTIAN
ET A OBTENU L'AWARD
DU MEILLEUR
RÉALISATEUR À L'ASIA
PACIFIC SCREEN
AWARDS.

VINCENT OSTRIA